



ÉLOGE

DE M. D'ALEMBERT.

JEAN LE ROND D'ALEMBERT, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, Membre des Académies des Sciences de France, de Prusse, de Russie, de Portugal, de Naples, de Turin, de Norvège, de Padoue; de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suède, de l'Institut de Bologne, de la Société littéraire de Cassel, & de la Société philosophique de Boston, naquit à Paris le 17. Novembre 1717.

Nous ne chercherons point à lever le voile dont le nom de ses parens a été couvert pendant sa vie; & qu'importe ce qu'ils ont pu être? les véritables aïeux d'un homme de génie, sont les Maîtres qui l'ont précédé dans la carrière; & les vrais descendans sont des Élèves dignes de lui.

Exposé près de l'église de Saint Jean-le-Rond, M. d'Alembert fut porté chez un Commissaire, qu'heureusement l'habitude des tristes fonctions de sa place n'avoit point endurci; il craignit que cet enfant débile & presque mourant, ne pût trouver dans un hospice public les soins, les attentions suivies, nécessaires pour sa conservation, il en chargea une ouvrière dont il connoissoit les mœurs & l'humanité; & c'est de ce hasard heureux qu'a dépendu l'existence d'un homme qui devoit être l'honneur de sa patrie & de son siècle, & que la Nature avoit destiné à enrichir de tant de vérités nouvelles le système des connoissances humaines.

Cet abandon, qui peut-être n'étoit même qu'apparent, ne dura que très-peu de jours; le père de M. d'Alembert le répara aussitôt qu'il en fut instruit, il fit pour l'éducation

de son fils, & pour lui assurer une subsistance indépendante, ce qu'exigeoient la Nature & le devoir : sa famille regarda M. d'Alembert, tant qu'il fut inconnu, comme un parent à qui elle devoit des soins & des égards ; & lorsqu'il fut devenu célèbre, elle s'honora de ces liens que la reconnaissance avoit resserrés.

M. d'Alembert fit ses études au collège des Quatre-nations, & les fit d'une manière brillante, indice quelquefois trompeur de ce qu'un homme doit être un jour.

L'importance que le Cardinal Mazarin eut la foiblesse ou l'imprudence de donner aux disputes des amis de Saint-Cyran avec les Jésuites, avoit produit des troubles qui, après quatre-vingts ans, agitoient encore la France, & dont le progrès des lumières a depuis presque anéanti jusqu'au souvenir ; mais en 1730, il n'y avoit aucun Corps, aucun Collège, pour ainsi dire aucun homme, qui, par zèle religieux, par politique ou par désœuvrement, n'eût embrassé un des deux partis.

Les Maîtres de M. d'Alembert étoient de celui qu'on appelloit *Janséniste*, car dans les disputes de ce genre, on cherche toujours à rendre ses adversaires odieux par un nom de secte dont ils ont grand soin de se défendre ; espèce d'hommage qu'ils rendent à la raison. M. d'Alembert fit, dans sa première année de Philosophie, un Commentaire sur l'Épître de Saint Paul aux Romains, & commença comme Newton avoit fini ; ce Commentaire donna de grandes espérances à ses Maîtres : les hommes distingués dans la Littérature ou dans les Sciences, montroient alors presque seuls à la Nation, l'exemple d'une indifférence salutaire ; on se flatta que M. d'Alembert rendroit au parti de Port-royal une portion de son ancienne gloire, & qu'il seroit un nouveau Pascal.

Pour rendre la ressemblance plus parfaite, on lui fit suivre des leçons de Mathématiques ; mais bientôt on s'aperçut qu'il avoit pris pour ces Sciences une passion qui décida du sort de sa vie : en vain ses Maîtres cherchèrent

à l'en détourner, en lui annonçant que cette étude lui dessécheroit le cœur (ils ne sentoient pas sans doute toute la force de l'aveu que renferme cette expression) : M. d'Alembert fut moins docile que Pascal, jamais on ne put lui faire regarder l'amour un peu exclusif des vérités certaines & claires, comme une erreur dangereuse, ou comme un penchant de la Nature corrompue.

En sortant du Collège, il jeta un coup-d'œil sur le monde, il s'y trouva seul, & courut chercher un asile auprès de sa nourrice; l'idée consolante, que sa fortune, toute médiocre qu'elle étoit, répandroit un peu d'aïssance dans cette famille, la seule qu'il pût regarder comme la sienne, étoit encore pour lui un motif puissant: il y vécut près de quarante années, conservant toujours la même simplicité, ne laissant apercevoir l'augmentation de son revenu que par celle de ses bienfaits, ne voyant dans la grossièreté des manières de ceux avec lesquels il vivoit, qu'un sujet d'observations plaisantes ou philosophiques, & cachant tellement sa célébrité & sa gloire, que sa nourrice qui l'aimoit comme un fils, qui étoit touchée de sa reconnaissance & de ses soins, ne s'aperçut jamais qu'il fût un Grand homme: son activité pour l'étude, dont elle étoit témoin, ses nombreux Ouvrages dont elle entendoit parler, n'excitoient ni son admiration, ni le juste orgueil qu'elle auroit pu ressentir, mais plutôt une sorte de compassion: *vous ne serez jamais qu'un Philosophe*, lui disoit-elle; *& qu'est-ce qu'un Philosophe? — c'est un fou qui se tourmente pendant sa vie, pour qu'on parle de lui lorsqu'il n'y sera plus.*

Dans cette maison, M. d'Alembert s'occupoit presque uniquement de Géométrie, achetant quelques livres, allant chercher dans les Bibliothèques publiques ceux qu'il ne pouvoit acheter: souvent il se présentoit à lui des vues nouvelles, il les suivoit, il goûtoit déjà le plaisir de faire des découvertes; mais ce plaisir étoit court, il consultoit les Livres, & voyoit avec un sentiment un peu pénible, que ce qu'il croyoit avoir trouvé le premier, étoit déjà

connu : alors il se persuada que la Nature lui avoit refusé le génie, qu'il devoit se borner à savoir ce que les autres auroient découvert, & il se résigna sans peine à cette destinée; il sentoit que le plaisir d'étudier, même sans la gloire, suffiroit encore à son bonheur. Cette anecdote que nous tenons de lui-même, nous paroît un fait moral bien précieux; il est rare de pouvoir observer le cœur humain si près de sa pureté naturelle, & avant que l'amour-propre l'ait corrompu.

Cependant on fit apercevoir à M. d'Alembert, qu'avec une pension de douze cents livres, on n'étoit pas assez riche pour renoncer aux moyens d'augmenter son aisance; on lui fit sentir la nécessité de prendre un état, car celui de Géomètre n'en est pas un, & même les places où les connoissances mathématiques sont nécessaires, ne donnent pas cette heureuse indépendance que le Jurisconsulte & le Médecin sans fortune obtiennent dès les premiers pas de leur carrière. M. d'Alembert étudia d'abord en Droit & y prit des degrés, mais il abandonna bientôt cette étude: l'Ouvrage de Montesquieu n'existoit point encore, on ne prévoyoit pas la révolution qu'il devoit produire dans nos esprits; l'étude du Droit ne pouvoit paroître que celle de l'opinion, de la volonté, du caprice des hommes, qui, depuis trente siècles, avoient joui ou abusé du pouvoir, en Grèce, à Rome & chez les Barbares: comment un jeune Géomètre n'eût-il pas été bientôt dégoûté de pareils objets, sur lesquels il trouvoit à exercer sa mémoire bien plus que sa raison? Il préféra donc la carrière de la Médecine, mais la passion de la Géométrie lui faisoit encore négliger ses nouvelles études, & il prit le parti courageux de se séparer des objets de sa passion; ses Livres de Mathématiques furent portés chez un de ses amis, où il ne devoit les reprendre qu'après avoir été reçu Docteur en Médecine, lorsqu'ils ne seroient plus pour lui qu'un délassement, & non une distraction.

Cependant poursuivi par ses idées, il demandoit de

temps en temps à son ami, un livre qui lui étoit nécessaire pour se délivrer de cette inquiétude pénible que si peu d'hommes connoissent, & que produit le souvenir confus d'une vérité dont on cherche en vain les preuves dans sa mémoire; peu-à-peu tous ses Livres se retrouvèrent chez lui: alors, bien convaincu de l'inutilité de ses efforts pour combattre son penchant, il y céda, & se voua pour toujours aux Mathématiques & à la pauvreté; les années qui suivirent cette résolution, furent les plus heureuses de sa vie, il se plaisoit à en répéter les détails: à son réveil, il pensoit, disoit-il, avec un sentiment de joie, au travail commencé la veille, & qui alloit remplir la matinée; dans les intervalles nécessaires de ses méditations, il songeoit au plaisir vif que le soir il éprouveroit au Spectacle, où, pendant les entre-actes, il s'occupoit du plaisir plus grand que lui promettoit le travail du lendemain.

En 1741, il entra dans l'Académie des Sciences, il s'en étoit fait connoître par un Mémoire où il relevoit quelques fautes échappées au Père Reinou, dont l'*Analyse démontrée* étoit alors regardée en France comme un Livre classique; & c'étoit en l'étudiant pour s'instruire, que le jeune Géomètre avoit appris à le corriger.

Il s'étoit occupé ensuite d'examiner quel devoit être le mouvement d'un corps qui passe d'un fluide dans un autre plus dense, & dont la direction n'est pas perpendiculaire à la surface qui les sépare: lorsque cette direction est très-oblique, on voit le corps, au lieu de s'enfoncer dans le second fluide, se relever & former un ou plusieurs ricochets, phénomène qui avoit amusé les enfans long-temps avant la découverte des premiers principes des Sciences, & que cependant, jusqu'à M. d'Alembert, on n'avoit pas encore bien expliqué.

Deux ans après son entrée à l'Académie, il publia son traité de Dynamique.

Dans la Science du mouvement, il faut distinguer deux fortes

fortes de principes; les uns sont des vérités de pure définition, les autres sont ou des faits donnés par l'observation, ou des loix générales déduites de la nature des corps considérés comme impénétrables, indifférens au mouvement, & susceptibles d'en recevoir: de ces derniers principes, celui de la décomposition des forces, étoit le seul vraiment général qui fût connu jusqu'alors; & joint à ces vérités de définition, sur lesquelles Huygens & Newton n'avoient rien laissé à découvrir, il avoit suffi pour établir leurs sublimes théories, & pour résoudre ces problèmes de Statique, si célèbres dans le commencement de ce siècle. Mais si les corps ont une forme finie, si on les imagine liés entr'eux par des fils flexibles, ou par des verges inflexibles, & qu'on les suppose en mouvement, alors ces principes ne suffisent plus, & il falloit en inventer un nouveau; M. d'Alembert le découvrit, & il n'avoit que vingt-six ans: ce principe consiste à établir l'égalité, à chaque instant, entre les changemens que le mouvement du corps a éprouvés, & les forces qui ont été employées à les produire, ou, en d'autres termes, à séparer en deux parties l'action des forces motrices, à considérer l'une comme produisant seule le mouvement du corps dans le second instant, & l'autre comme employée à détruire celui qu'il avoit dans le premier: ce principe si simple, qui réduisoit à la considération de l'équilibre toutes les loix du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les Sciences Physico-mathématiques. à la vérité, plusieurs des problèmes résolus dans le traité de Dynamique, l'avoient déjà été par des méthodes particulières; différentes en apparence pour chaque problème, elles n'étoient sans doute réellement qu'une seule & même méthode, sans doute elles renfermoient le principe général qui y étoit caché, mais personne n'avoit pu l'y découvrir; & si on refusoit, sous ce prétexte, à M. d'Alembert, la juste admiration qu'il mérite, on pourroit, avec autant de raison, faire honneur à Huygens des découvertes de Newton,

& accorder à Wallis la gloire que Léibnitz & Newton se font disputée.

Les découvertes successives qui forment les Sciences, naissent les unes des autres; celle qui appartient exclusivement à un seul homme, est due à son génie aidé des travaux de ceux qui l'ont précédé, lui ont aplani la carrière, & ne lui ont plus laissé qu'un dernier obstacle à vaincre : mais parmi ces découvertes, il en est qui par leur étendue, leur influence sur le progrès général des Sciences, la nombreuse suite de théories nouvelles qui n'en sont que le développement, semblent former une classe particulière, & mériter à leur inventeur un rang à part dans le nombre déjà si petit des hommes de génie.

Telle a été celle du principe de M. d'Alembert; déjà, en 1744, il l'avoit appliqué à la théorie de l'équilibre & du mouvement des fluides, & tous les problèmes résolus jusqu'alors par les Géomètres, étoient devenus en quelque sorte des corollaires de ce principe : mais il avoit fallu employer en même temps les hypothèses ingénieuses de M. Daniel Bernoulli, que leur accord avec les phénomènes les plus généraux de l'Hydraulique, permettoit presque de regarder comme des faits. Dans la théorie des fluides, comme dans celle du mouvement des corps susceptibles de changer de forme, le principe de M. d'Alembert, lorsqu'on l'employoit seul, conduisoit à des équations qui échappoient aux méthodes connues, & cette première découverte sembloit rendre nécessaire celle d'un nouveau calcul; M. d'Alembert en eut encore l'honneur : dans un Ouvrage sur la théorie générale des Vents, couronné par l'Académie de Berlin, en 1746, il donna les premiers essais du calcul des différences partielles; l'année suivante, il l'appliqua au problème des cordes vibrantes, dont la solution, ainsi que la théorie des oscillations de l'air & de la propagation du son, n'avoient pu être données que d'une manière incomplète par les Géomètres qui

l'avoient précédé, & ces Géomètres étoient ou ses maîtres ou ses rivaux.

L'invention de ce calcul est encore une de ces découvertes destinées à être dans les Sciences une époque mémorable : elle le mérite d'autant plus, qu'en donnant un nouvel instrument d'un usage très-étendu, elle a montré en même-temps la route qu'il falloit suivre pour en former d'autres du même genre ; & toutes les parties de l'analyse où l'on considère des équations dont l'intégrale peut contenir des fonctions arbitraires de quantités variables, doivent être regardées comme des branches du calcul de M. d'Alembert, quels que soient la forme de ces arbitraires & le système de différentiation qui les ait fait évanouir.

Dans cette pièce sur la théorie des Vents, il ne considéra que l'effet qui peut être produit par l'action combinée de la Lune & du Soleil sur le fluide dont la Terre est enveloppée ; il examina quelle figure l'atmosphère doit prendre à chaque instant, en vertu de cette action, la force & la direction des courans qui en résultent, & les changemens que doit produire sur leur direction & sur leur vitesse, la forme des grandes vallées qui sillonnent la surface du globe.

Les changemens de température, produits dans l'atmosphère par la présence du Soleil, sont une autre cause générale, régulière, & susceptible d'être mesurée, M. d'Alembert se borne à en remarquer l'existence ; il auroit fallu, pour la calculer, adopter quelque hypothèse sur les loix de la dilatation de l'air, sur l'intensité de l'action de la chaleur du Soleil aux différentes hauteurs, & pour des couches d'air plus ou moins denses ; ses recherches n'eussent servi qu'à donner une preuve de plus de son génie pour l'analyse, mais sans conduire à aucun résultat réel ; il n'eût travaillé que pour la gloire, & il vouloit réserver ses forces pour des Ouvrages utiles aux progrès des Sciences.

Il lui restoit encore à donner un moyen d'appliquer son principe au mouvement d'un corps fini, d'une figure donnée ; & en 1749, il résolut le problème de la précession

des équinoxes. L'axe de la Terre ne répond point toujours au même lieu du ciel, mais il se dirige successivement vers tous les points d'un cercle parallèle au plan de l'orbite terrestre; & par une suite de ce mouvement, les équinoxes & les solstices répondent, dans la même période, à toutes les parties du Zodiaque: ce phénomène, connu sous le nom de *précession des équinoxes*, a été observé par les Anciens; Hipparque en avoit supposé la période de 25200, & les Modernes, par des observations plus exactes, l'ont fixée à environ 720 ans de plus. Ce mouvement en longitude n'est pas le seul qu'éprouve l'axe de la Terre; il en a un autre en latitude bien plus petit, qui n'est qu'une espèce de balancement, & dont la période est de dix-huit ans seulement; cette nutation n'a été découverte que dans ce siècle par Bradley, & jusqu'à lui on la confondoit avec les mouvemens irréguliers, propres aux Étoiles fixes. Newton attribuoit avec raison la précession des équinoxes à l'effet de l'attraction de la Lune & du Soleil sur la Terre; il favoit que notre Planète est un sphéroïde aplati vers les pôles, & que ces deux astres étant mus dans des plans où ils n'agissent pas d'une manière semblable sur les parties semblablement disposées autour de l'axe de la Terre, doivent altérer son mouvement de rotation; mais ce n'étoit pas assez, Newton avoit appris le premier aux Philosophes, à n'admettre pour vraies que des explications calculées, qui rendent raison du phénomène en lui-même, de sa quantité & de ses loix; aussi essayat-il de déterminer l'effet de l'attraction de la Lune & du Soleil sur le mouvement de l'axe de la Terre, mais les méthodes d'analyse & les principes même de Mécanique nécessaires pour une solution directe, manquoient à son génie, & il fut obligé d'admettre des hypothèses qui ne le conduisirent à un résultat conforme à l'observation, que par la compensation des erreurs produites par chacune d'elles: vingt-trois ans après sa mort, cette limite qu'il sembloit avoir posée, n'avoit pas été franchie; M. d'Alembert en eut la gloire, il expliqua

également le phénomène de la nutation, nouvellement découvert, & répara l'honneur de la France, ou plutôt du Continent, qui jusqu'alors n'avoit eu rien à opposer aux découvertes de Newton.

Un seul Géomètre, M. Euler, eût pu disputer cette gloire à M. d'Alembert; mais en donnant une solution nouvelle du problème, il avoua qu'il avoit lû l'Ouvrage de M. d'Alembert, & fit cet aveu avec cette noble franchise d'un Grand-homme qui sent qu'il peut, sans rien perdre de sa renommée, convenir du triomphe de son rival.

En 1752, M. d'Alembert publia un Traité sur la résistance des fluides, auquel il donna le titre modeste d'*Essai*, & qui est un de ses Ouvrages où l'on trouve le plus de choses originales & neuves.

La simple supposition, que chaque élément de la masse fluide, en changeant de forme à chaque instant, conserve le même volume, lui suffit pour appliquer son principe aux questions les plus difficiles, & il est conduit à des équations de la nature de celles dont sa nouvelle analyse peut donner la solution: les réflexions sur les causes générales des vents, contenoient le germe de ces découvertes; mais ici elles sont développées, & la théorie du mouvement des fluides est enfin véritablement assujettie au calcul.

A la même époque, M. d'Alembert avoit donné, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, des recherches sur le Calcul intégral, où la méthode de Jean Bernoulli, pour les fonctions rationnelles, étoit perfectionnée; où, par un usage adroit des substitutions, il étendoit cette méthode à plusieurs classes de fonctions irrationnelles; où il réduisoit à une même expression toutes les imaginaires, sous quelque forme qu'elles se présentent, quelle que soit l'équation à laquelle elles doivent satisfaire; où il donnoit la théorie des points de rebroussement de la seconde espèce, dont plusieurs Géomètres célèbres, & M. Euler lui-même, avoient combattu l'existence; où enfin il proposoit une

méthode d'intégrer les équations linéaires d'un ordre quelconque, intégration importante, qui est le fondement de toutes les méthodes d'approximation pour les équations différentielles, & par conséquent, dans l'état actuel de l'analyse, la clef de toutes les questions de l'Astronomie-physique. M. Euler avoit publié avant lui, une méthode également générale pour ces équations; mais le Géomètre françois l'avoit aussi prévenu sur quelques autres points.

M. d'Alembert n'a donné aucun grand Ouvrage sur le Calcul; ses Mémoires même, à l'exception de ceux que nous venons de citer, & d'un petit nombre d'autres, ont pour objet des questions de Mécanique; mais il a répandu dans tous, de nouvelles méthodes d'analyse, ou des remarques importantes sur les méthodes déjà connues, & on lui doit en grande partie les progrès rapides que le Calcul intégral a faits dans ce siècle. Il sembloit seulement que l'idée de quelque application utile étoit nécessaire pour réveiller son génie qui déployoit alors toute sa finesse, toute sa profondeur & toute sa fécondité.

C'est ainsi que M. d'Alembert s'étoit montré, à trente-deux ans, le digne successeur de Newton, en résolvant le problème de la précession des équinoxes, dont la solution confirme, par une preuve victorieuse, la théorie de la gravitation universelle, en se consacrant comme lui à l'étude des loix mathématiques de la Nature, en créant comme lui une science nouvelle, en inventant aussi un nouveau calcul, mais dont personne n'a contesté la découverte à M. d'Alembert, ou n'a voulu la partager.

Tant qu'il n'a été que Géomètre, à peine étoit-il connu dans sa Patrie; borné à la société de quelques amis, n'ayant jamais vu, parmi les gens en place, que deux Ministres particuliers aimables*; réduit au nécessaire le plus simple, mais heureux du plaisir que donne l'étude & de la liberté, il avoit conservé sa gaieté naturelle dans toute la naïveté de la jeunesse. Content de son sort, il ne desiroit ni fortune

* M.^{rs} d'Argenson.

ni distinctions, & il n'en avoit point obtenu, parce qu'il est plus commode de les accorder à ceux qui les demandent, qu'à ceux qui savent les mériter. Sa gaieté, des saillies piquantes, le talent de conter & même de jouer ses contes, de la malice dans le ton avec de la bonté dans le caractère, autant de finesse dans la conversation que de simplicité dans la conduite : toutes ces qualités, en le rendant, par leur réunion, à la fois estimable & amusant, le faisoient rechercher dans le monde. On aimoit en lui cette bonhomie, si touchante quand elle se trouve dans les hommes supérieurs, chez qui pourtant elle est bien moins rare que dans ceux qui n'ont que la prétention de l'être.

Cependant un Roi, déjà illustré par cinq victoires, & dont la gloire devoit croître encore, avertit enfin la France qu'elle avoit un Grand-homme de plus ; ses bienfaits vinrent chercher M. d'Alembert, & il y joignit des témoignages d'estime & d'amitié fort au-dessus de ses bienfaits.

Peu de temps après, M. d'Alembert reçut une pension du Gouvernement ; il la devoit à l'amitié de M. le Comte d'Argenson, qui aimoit les gens d'esprit & n'en étoit point jaloux, parce que lui-même avoit beaucoup d'esprit. Cette jalousie est plus commune qu'on ne le croit, & elle a été souvent le motif secret de l'indifférence ou de la haine de quelques Ministres, pour les hommes de génie que le hasard avoit fait naître dans le même pays & dans le même siècle.

La tranquillité de M. d'Alembert fut altérée dès que sa réputation fut plus répandue. Lorsque son goût pour la Littérature & ses méditations sur la Philosophie, étoient un secret connu seulement de ses amis ; borné aux yeux de tous les autres à l'étude des Sciences abstraites, il échappoit à leur jugement ; apprécié par un petit nombre de rivaux ou de disciples, admiré d'eux seuls, sa gloire n'offensoit encore personne.

Mais il s'étoit lié, depuis sa jeunesse, par une amitié

tendre & solide avec un homme d'un esprit étendu, d'une imagination vive & brillante, dont le coup-d'œil vaste embrassoit à la fois les Sciences, les Lettres & les Arts, également passionné pour le vrai & pour le beau, également propre à pénétrer les vérités abstraites de la Philosophie, à discuter avec finesse les principes des Arts, & à peindre leurs effets avec enthousiasme; Philosophe ingénieux & souvent profond, Écrivain à la fois agréable & éloquent, hardi dans son style comme dans ses idées: instruisant ses Lecteurs, mais sur-tout leur inspirant le desir d'apprendre à penser, & faisant toujours aimer la vérité, même lorsqu'entraîné par son imagination, il avoit le malheur de la méconnoître.

Une Traduction de l'Encyclopédie Angloise de Chambers, qui avoit été proposée à M. Diderot, devint entre ses mains l'entreprise la plus grande & la plus utile que l'esprit humain ait jamais formée. Il se proposa de réunir dans un Dictionnaire tout ce qui avoit été découvert dans les Sciences, ce qu'on avoit pu connoître des productions du Globe, les détails des Arts que les hommes ont inventés, les principes de la Morale, ceux de la Politique & de la Législation, les Loix qui gouvernent les Sociétés, la Métaphysique des Langues & les règles de la Grammaire, l'analyse de nos facultés, & jusqu'à l'Histoire de nos opinions. M. d'Alembert fut associé à ce projet, & ce fut alors qu'il donna le Discours préliminaire de l'Encyclopédie.

Il y trace d'abord le développement de l'esprit humain, non tel que l'Histoire des Sciences & celle des Sociétés nous le présentent, mais tel qu'il s'offriroit à un homme qui auroit embrassé tout le système de nos connoissances, & qui réfléchissant sur l'origine & la liaison de ses idées, s'en formeroit un tableau dans l'ordre le plus naturel; il verroit la Morale & la Métaphysique naître de ses observations sur lui-même; la science des Gouvernemens, & celle des Loix, de ses observations sur la Société.

Excité

Excité par ses besoins, il voudroit acquérir la connoissance des productions de la Nature, & celle des moyens de les multiplier & de les employer. Le desir de soulager ses maux lui feroit inventer toutes les Sciences sur lesquelles la Médecine s'appuie, & dont le but est de perfectionner ou de rendre plus sûr l'Art de guérir; l'envie naturelle de connoître les propriétés les plus générales des corps, le conduiroit aux vérités de la Chimie & de la Physique. Bientôt dépouillant successivement ces corps de toutes leurs qualités, pour ne conserver que le nombre & l'étendue, il formeroit toutes les Sciences Mathématiques, il détermineroit ensuite pour chaque Science l'objet qu'elle doit se proposer, la méthode qu'elle doit suivre, le degré de certitude auquel elle peut atteindre. Forcé de les séparer pour en pouvoir saisir & embrasser chaque partie, il observeroit encore les liens imperceptibles qui les unissent, les secours qu'elles peuvent se prêter, & leur influence réciproque.

La suite de ce Discours contient un tableau précis de la marche des Sciences depuis leur renouvellement, de leurs richesses à l'époque où M. d'Alembert en traçoit l'Histoire, & des progrès qu'elles devoient espérer encore; les grands Hommes des siècles passés y sont jugés par un de leurs égaux; les Sciences, par un homme qui les avoit enrichies de grandes découvertes: & la réunion d'une vaste étendue de connoissances, cette manière d'envisager les Sciences qui n'appartient qu'à un homme de génie, un style clair, noble, énergique, ayant toute la sévérité qu'exige le sujet, & tout le piquant qu'il permet, ont mis le Discours préliminaire de l'Encyclopédie au nombre de ces Ouvrages précieux que deux ou trois hommes tout au plus dans chaque siècle sont en état d'exécuter.

Dès le moment où M. d'Alembert fut connu pour mériter une place distinguée parmi les Philosophes & les Écrivains, il eut, & il mérita toujours depuis d'avoir les ennemis que les succès dans les Lettres & dans la Philosophie ne manquent jamais d'attirer, c'est-à-dire, la foule

de ceux pour qui la Littérature est un métier, & la classe plus nombreuse encore de ces hommes aux yeux de qui la vérité ne paroît qu'une innovation dangereuse.

Il publia, peu de temps après, des *Mélanges de Philosophie, d'Histoire & de Littérature*, qui augmentèrent le nombre de ses détracteurs. Les *Mémoires de Christine* montrèrent qu'il connoissoit les droits des hommes, & qu'il avoit le courage de les réclamer.

L'Essai sur la société des Gens de Lettres avec les Grands, déplut à ceux des Littérateurs qui trouvoient dans cette Société une utilité réelle ou l'aliment d'une vaine gloire, & qui furent blessés de voir exposer aux yeux du Public la honte des fers qu'ils n'osoient rompre ou qu'ils ambitionnoient de porter. On ne peut mieux juger cet Essai, qu'en rapportant la réponse d'une femme de la Cour à des hommes qui reprochoient à M. d'Alembert d'avoir exagéré le despotisme des Grands & l'affervissement qu'ils exigent: *S'il m'avoit consultée, je lui en aurois appris bien davantage.*

Peut-être devons-nous en partie à cet Ouvrage le changement qui s'est fait dans la conduite des Gens de Lettres, & qui remonte vers la même époque; ils ont senti enfin que toute dépendance personnelle d'un Mécène leur ôtoit le plus beau de leurs avantages, la liberté de faire connoître aux autres la vérité lorsqu'ils l'ont trouvée, & d'exposer dans leurs Ouvrages, non les prestiges de l'art d'écrire, mais le tableau de leur ame & de leurs pensées: ils ont renoncé à ces *Épîtres Dédicatoires* qui avilissoient l'Auteur, même lorsque l'Ouvrage pouvoit inspirer l'estime ou le respect; ils ne se permettent plus ces flatteries, toujours d'autant plus exagérées, qu'ils méprisoient davantage au fond du cœur l'homme puissant dont ils mendoient la protection; & par une révolution heureuse, la bassesse est devenue un ridicule que très-peu d'Hommes de Lettres ont eu le courage de braver.

M. d'Alembert joignit à ces Ouvrages philosophiques

la traduction de quelques morceaux choisis de Tacite; c'étoit s'exposer aux coups d'une classe d'hommes qui n'auroient pu l'atteindre, s'il fût resté dans la région où il s'étoit placé à côté de Newton: mais il sortit victorieux de ce combat, du moins au jugement des Philosophes & des gens du monde; & on convint qu'il n'y avoit personne qui, par son genre d'esprit & la précision de son style, fût plus en état d'entendre Tacite, & plus digne de le traduire.

Les occupations littéraires de M. d'Alembert ne lui avoient point fait négliger les Mathématiques; une foule d'articles insérés dans l'Encyclopédie, montrent, dans une exposition en apparence élémentaire, & le génie d'un Géomètre, & le coup-d'œil d'un Philosophe.

C'est dans le même espace de temps qu'il composa ses Recherches sur différens points importans du Système du Monde; il y perfectionna la solution du problème des perturbations des Planètes, déjà connue depuis plusieurs années de l'Académie & des Savans. Deux Géomètres en partageoient la gloire avec lui; tous trois, à peu-près dans le même-temps, donnoient une solution de ce problème; le fond de leur méthode étoit le même: tous trois avoient trouvé, par un premier calcul, que le mouvement de l'apogée de la Lune, n'étoit que la moitié de ce qu'il est réellement; tous trois, en calculant un terme de plus, avoient reconnu la conformité des résultats du calcul & de l'observation.

Cette concurrence qui subsista également dans l'application de la même méthode aux mouvemens des Comètes, produisit une longue discussion entre M. d'Alembert & M. Clairaut, car M. Euler resta simple spectateur. Lorsqu'on examine les disputes de ce genre, long-temps après le moment où elles se sont élevées, lorsque le temps a calmé les premiers mouvemens de l'amour-propre, lorsque l'amitié même, dont le zèle est quelquefois plus durable, peut considérer de sang-froid les objets de la discussion, souvent on s'étonne de l'importance qu'on y avoit attachée.

On pourroit demander ici pourquoi M. d'Alembert n'imita point la tranquillité de M. Euler; & comment, lorsque le mérite d'avoir résolu le problème, ne lui étoit point contesté, lorsqu'il ne partageoit avec personne, ni la gloire d'avoir découvert un principe fondamental de la Mécanique, & de l'avoir appliqué, soit à la théorie des fluides, soit au mouvement des corps finis, ni celle d'avoir inventé un nouveau calcul, il pouvoit mettre tant de prix à la part plus ou moins grande qu'il devoit obtenir dans l'honneur de la solution d'un problème moins difficile? Mais il est un effort presque impossible à notre foiblesse, celui de supporter tranquillement l'injustice; peut-être le sentiment de nos forces, qui fait souffrir tant de maux avec constance, est-il plus propre à fortifier qu'à détruire ce mouvement de la Nature indignée, qu'il ne faut pas confondre avec la vanité ou avec la jalousie.

M. d'Alembert éprouvoit alors les effets de cette injustice; depuis qu'il s'étoit placé parmi les gens de Lettres du premier ordre, on s'étoit rendu plus difficile sur sa réputation comme Géomètre. Le Public, qui laisse assez paisiblement les Mathématiciens (dont il ne connoît que les noms) régler les rangs entre eux, & se distribuer la gloire à leur gré, n'eut pas la même indulgence pour un Géomètre Littérateur & Philosophe; quelques Savans profitèrent de cette disposition générale, ils essayèrent modestement de faire croire qu'ils étoient au moins ses égaux; & souvent des Étrangers, qui n'avoient pas le même intérêt de déprimer sa réputation, ont été frappés de la contradiction qu'ils observoient entre l'opinion des Sociétés de Paris & le jugement de l'Europe. M. d'Alembert crut voir la suite de la même injustice dans la manière dont la solution du problème des trois corps étoit appréciée par quelques personnes (ce n'étoient pas celles qui l'avoient résolu ou qui auroient pu le résoudre), & il défendit avec chaleur des droits qu'il eût abandonnés même par amour-propre, si on avoit été juste envers lui.

Dans ses recherches sur le Système du Monde, M. d'Alembert examina la question de la figure de la Terre; Newton doit être regardé comme celui qui l'a traitée le premier, car Huygens avoit seulement démêlé l'influence que le changement de la force centrifuge aux différentes latitudes devoit avoir sur la force de gravité, mais sans avoir bien connu la vraie direction & la véritable loi de la pesanteur. Newton résolut le problème, en regardant la Terre comme un solide homogène de révolution. M. Clairaut en donna la solution dans l'hypothèse d'une densité variable, mais la même dans chaque couche concentrique, & en supposant par conséquent que la force de la pesanteur est toujours perpendiculaire à sa surface. Ces suppositions, quelques naturelles qu'elles paroissent, sont un peu arbitraires, & M. d'Alembert traita le problème d'une manière plus générale & plus rigoureuse, en supposant seulement la figure peu différente d'une sphère, & la densité assujettie à une loi quelconque.

On fait que dans ces questions, l'on suppose à la Terre une figure telle que, si elle étoit fluide, les parties resteroient en équilibre, & qu'elle conserveroit la même figure, sans aucun autre changement que les oscillations produites dans la masse fluide par l'action des corps célestes; cette supposition fit découvrir à M. d'Alembert, qu'il existoit pour les fluides deux états d'équilibre, l'un fixe, auquel la masse reviendroit après avoir éprouvé un petit dérangement; & l'autre non-fixe, qu'un léger mouvement suffit pour détruire sans retour; observation qui, s'étendant à toutes les espèces de corps, est très-importante dans l'application des principes de la Mécanique aux phénomènes de la Nature.

Telles avoient été les découvertes de M. d'Alembert, lorsqu'en 1756, l'Académie lui donna le titre de Pensionnaire surnuméraire; cette distinction, accordée à son génie & à ses Ouvrages, prouve que les Compagnies savantes ont quelquefois assez d'équité, ou entendent assez bien les intérêts de leur gloire, pour honorer dans un

de leurs Membres un mérite & des talens supérieurs; si leur justice est plus lente, elle est aussi plus éclairée que celle des particuliers. Quelques Académiciens animés d'un zèle sans doute respectable par ses motifs, s'opposoient à cette violation de l'usage; ils alléguoient les inconvéniens de l'exemple: *Eh bien*, leur répondit M. Camus, *si un autre prétend à la même distinction, & qu'il ait autant de titres, il faudra bien l'accorder encore.*

En 1759, M. d'Alembert publia ses *Éléments de Philosophie*.

Il y développe les premiers principes & la véritable méthode des différentes Sciences; il montre les écueils qu'on doit éviter dans chacune, quand on ne veut pas risquer de s'égarer: il est peu de Livres qui, dans un si petit espace, renferment plus de vérités; & l'Auteur, par la clarté avec laquelle il les analyse, par la propriété des expressions & la précision de son style, a su rendre ces vérités usuelles & accessibles aux Lecteurs les moins familiarisés avec les idées abstraites. En retranchant un petit nombre de pages, où il est aisé de reconnoître les sacrifices que des convenances du moment ont exigés, cet Ouvrage mérite d'entrer dans l'éducation de tous les hommes qui cherchent à s'instruire; parce qu'il est également propre à donner des idées justes sur tous les objets de nos connoissances à ceux qui ne veulent en approfondir aucun, & à préserver les Savans des préjugés que l'étude à laquelle ils se livrent pourroit leur donner. On sait que chaque Science a les siens, dont l'étendue des connoissances ou le génie ne sauroient nous garantir, qui nuisent au progrès de la Science même, & dont la Philosophie est le seul préservatif.

On trouve dans ces *Éléments* la solution d'une question importante, déjà discutée dans la Préface du *Traité de Dynamique*. Les Philosophes dispuoient encore pour savoir si les loix du mouvement sont d'une vérité nécessaire ou contingente; c'est-à-dire, si elles sont les unes des vérités de définition, les autres des conséquences absolues

de l'étendue & de l'impénétrabilité des corps, ou bien si ces loix font l'effet d'une volonté libre, qui les a établies pour conserver l'ordre de l'Univers: M. d'Alembert résolut la question, & montra que ces loix sont nécessaires; la découverte de son principe lui donna les preuves de cette vérité, & on peut regarder cette partie de son Ouvrage comme une découverte en Métaphysique, celle de toutes les Sciences où jusqu'ici il a été le plus rare d'en faire de vraiment dignes de ce nom.

M. d'Alembert établit pour principe de morale l'obligation de ne pas regarder comme légitime l'usage de son superflu lorsque d'autres hommes sont privés du nécessaire; & de ne disposer pour soi-même que de la portion de sa fortune, qui est formée non aux dépens du nécessaire des autres, mais par la réunion d'une partie de leur superflu.

Il fait sentir dans ce même Ouvrage l'utilité d'Éléments de Morale mis à la portée de tous les hommes, où les règles du devoir seroient établies par la raison, & les motifs de le remplir fondés sur la Nature & sur la vérité. Plus d'une fois il fut tenté d'entreprendre ces Éléments; une seule raison l'en empêcha; il en avoit formé le plan, & ce plan l'avoit conduit à une question importante pour laquelle il n'avoit pas trouvé de solution. L'Ouvrage auroit été incomplet, & auroit perdu une grande partie de son utilité, si cette question n'y avoit pas été résolue; il pensoit d'ailleurs que, tant qu'elle restoit indécidée, il n'étoit ni juste ni prudent de rendre publiques les difficultés qu'elle présentait, & nous croyons devoir imiter ici sa discrétion.

Le Roi de Prusse lut ces Éléments de Philosophie, & montra combien il les estimoit, en proposant à l'Auteur des difficultés sur lesquelles il lui demanda des éclaircissements; ils ont été imprimés depuis, mais non absolument tels qu'ils avoient été envoyés au Roi: on pouvoit dire à ce Prince des vérités que des particuliers, revêtus ailleurs d'une autorité précaire, auroient craint d'entendre; & il falloit développer aux hommes ordinaires ce qu'il suffisoit d'indiquer à ce Monarque.

Qu'il me soit permis de tracer ici, d'après les conversations, comme d'après les Ouvrages de M. d'Alembert, un tableau foible, mais fidèle, des principes de sa Philosophie, & de discuter même quelques-uns des reproches qu'on a pu lui faire sur ses opinions; l'amitié ne me fera point altérer la vérité, elle a aussi son orgueil, & je croirois l'offenser si je paroissais craindre que M. d'Alembert ne fût pas assez Grand pour que ses amis même puissent avouer les défauts.

Long-temps occupé de Sciences Mathématiques, M. d'Alembert avoit contracté l'habitude de n'être frappé que des vérités susceptibles de preuves rigoureuses; il voyoit la certitude s'éloigner, à mesure que l'on ajoutoit des idées accessoires aux idées simples, sur lesquelles s'exercent la Géométrie pure & la Mécanique rationnelle; & son goût pour les Sciences, sembloit suivre absolument la même proportion. Il vouloit que les Sciences physiques se bornassent à des faits & à des explications calculées; que pour juger de la réalité d'un phénomène, on vérifiât le fait en lui-même, au lieu de le rejeter d'après une impossibilité apparente; qu'on ne dît pas d'une chose qui blesse les idées communes, elle est absurde, mais elle n'est pas prouvée. On l'accusoit de faire peu de cas des Sciences Physiques, & cette accusation étoit injuste; il ne méprisoit que ces systèmes dont les preuves se réduisent à montrer que l'impossibilité absolue n'en est pas encore rigoureusement démontrée; ces aperçus incertains, qu'on annonce pour de grandes vues; ces explications appuyées sur des raisonnemens vagues, qui pourroient tout au plus conduire à de légères probabilités, enfin cet abus du langage scientifique, qui change quelquefois en une Science de mots, ce qui ne devrait être qu'une Science de faits & de calculs. On pourroit croire seulement qu'il a poussé trop loin sa rigueur; car si ces hypothèses, ces vues, ces explications ne forment point une véritable Science, elles servent à multiplier les expériences, les observations, à les montrer sous leurs différentes faces; elles nous guident

dans

dans nos recherches, elles préparent les découvertes, & semblent être l'aurore du jour dont peuvent espérer de jouir les Siècles qui nous suivront.

M. d'Alembert réduisoit à un petit nombre de vérités générales, de premiers principes, le peu que nous pouvons savoir certainement sur la Métaphysique, sur la Morale, sur les Sciences politiques; peut-être donnoit-il à l'esprit humain des limites trop étroites, peut-être qu'accoutumé à des vérités démontrées & formées d'idées simples & déterminées avec précision, il n'étoit pas assez frappé des vérités d'un autre ordre, qui ont pour objet des idées plus compliquées, & dans la discussion desquelles il faut même se faire des définitions, & pour ainsi dire, des idées nouvelles, parce que les mots employés dans ces Sciences, tirés de la Langue vulgaire, & employés dans le langage commun, n'ont qu'un sens vague & indéterminé. Peut-être paroïsoit-il n'avoir pas assez senti que, dans des Sciences dont le but est d'enseigner comment on doit agir, l'homme peut, comme dans la conduite de la vie, se contenter de probabilités plus ou moins fortes, & qu'alors la véritable méthode consiste moins à chercher des vérités rigoureusement prouvées, qu'à choisir entre des propositions probables, & sur-tout à savoir évaluer leur degré de probabilité.

L'opinion de M. d'Alembert a le danger de trop resserrer le champ où l'esprit humain peut s'exercer, de rendre l'ignorance présomptueuse, en lui montrant ce qu'elle ne connoît pas comme impossible à connoître; enfin, de livrer au doute, à l'incertitude, & par conséquent à des principes vagues & arbitraires, des questions importantes au bonheur de l'humanité; inconvénient d'autant plus grand, que bien des hommes sont intéressés à faire croire que ces questions ne peuvent avoir de principes fixes, pour se réserver le droit de les décider suivant leurs vues personnelles ou leur caprice.

Mais ce danger est peut-être moindre que celui d'une Philosophie plus tranchante, qui érigeroit en vérités certaines,

ses opinions & ses préjugés : Après tout, ceux qu'on refuse de croire n'ont pas à se plaindre lorsqu'on se borne à être difficile sur les preuves ; & quand on est bien sûr d'avoir trouvé la vérité, on ne peut se fâcher contre ceux qui nous disent : *prouvez ; & nous vous croirons.*

Aussi le tort de M. d'Alembert se réduit-il à n'avoir pas voulu quelquefois examiner ces preuves qu'on lui disoit certaines, ou approfondir ces questions qu'il regardoit comme insolubles ; & ce tort est bien léger, si l'on songe combien de fois il avoit été trompé par de fausses promesses.

Les Philosophes qui, sur les opinions spéculatives, se renferment dans le doute presque absolu, ont, par une conséquence nécessaire, des opinions pratiques très-modérées.

M. d'Alembert croyoit, comme Fontenelle, que l'homme sage n'est pas obligé de sacrifier son repos à l'espérance incertaine d'être utile, qu'il doit la vérité aux hommes, mais avec les ménagemens nécessaires pour ne point avertir ceux qu'elle blesse de se soulever & de se réunir contre elle ; que souvent, au lieu d'attaquer de front des préjugés dangereux, il vaut mieux élever à côté d'eux les vérités, dont la fausseté de ces opinions est une conséquence facile à déduire ; qu'au lieu de porter à l'erreur des coups directs, il suffit d'accoutumer peu-à-peu les hommes à raisonner juste, afin qu'après en avoir pris l'heureuse habitude, ils puissent avoir eux-mêmes le plaisir & la gloire de rompre les chaînes dont leur raison étoit opprimée, & de briser les idoles devant lesquelles ils étoient lassés de fléchir.

Il regardoit l'amour de l'occupation, le goût du repos, celui de la vie privée, comme les barrières les plus sûres qu'on pût opposer aux vices ; il craignoit que ceux qui aspirent à des vertus plus éclatantes ne se trompassent eux-mêmes, ou ne cherchassent à tromper les autres, & que l'amour trop inquiet du bien public, ne fût souvent une ambition déguisée. Il étoit indulgent par philosophie comme par caractère, persuadé qu'il faut exiger peu des hommes, pour être plus sûr d'en obtenir ce qu'on exige, leur prescrire

seulement ce qu'on leur a montré, par son exemple, n'être pas au-dessus des forces humaines, & ne pas mettre l'estime publique, la satisfaction intérieure à trop haut prix, de peur que la plupart des hommes n'aiment mieux y renoncer que d'y prétendre.

Dans les différens travaux de l'esprit, il proscrivoit avec sévérité tout ce qui ne tendoit pas à la découverte de vérités positives, tout ce qui n'étoit pas d'une utilité immédiate. Un motif très-respectable, l'amour du vrai & celui du bien général, lui avoit fait même exagérer un peu cette sévérité: en effet, il n'existe pas d'étude où l'on ne trouve du moins l'avantage d'employer le temps d'une manière qui n'est ni dangereuse pour soi, ni nuisible pour les autres: il en est du travail de l'esprit comme de l'exercice, celui même qui n'a pas d'objet, contribue à la santé, fortifie le corps; il n'emploie pas nos forces, mais il nous apprend à les employer: des vérités isolées peuvent être indifférentes, mais aucun système, aucun ordre de vérités ne peuvent l'être; il n'en est point dont une main sage & industrieuse ne sache tirer quelque jour une utilité réelle.

M. d'Alembert avoit appliqué l'esprit de raisonnement & de discussion à la Littérature & aux principes du goût; avec une philosophie plus profonde que Fontenelle & la Motte, il avoit marché sur leurs traces, en évitant les erreurs où l'amour du paradoxe & l'esprit de parti avoient pu les entraîner: il ne croyoit pas qu'il y eût en Littérature des loix générales fondées sur la raison. Écrire simplement, & sur-tout avec clarté; n'employer que des mots dont le sens soit précis, ou du moins déterminé par l'usage qu'on en fait; éviter ce qui offense l'oreille, ce qui choque les convenances, le simple bon sens a dicté ces règles, & il n'en vouloit point d'autres; *l'art d'écrire*, disoit-il, *n'est que l'art de penser, & celui de l'éloquence n'est que le don de réunir une logique exacte & une ame passionnée.* Quant à la poésie, dont le but principal est de plaire, M. d'Alembert ajoutoit seulement à ces règles la nécessité de se soumettre

aux loix de convention établies; il faut craindre de blesser les hommes dont on veut captiver les suffrages, & l'on doit respecter alors les jugemens de leurs préjugés, presque autant que ceux de leur raison. Ces opinions furent combattues par beaucoup de Littérateurs, qui apparemment croyoient qu'ils auroient trop à perdre si l'on vouloit borner leur mérite à celui de leurs idées. Les Poètes sur-tout furent indignés d'être jugés par un Géomètre. La sécheresse des Mathématiques leur sembloit devoir éteindre l'imagination, & ils ignoroient sans doute qu'Archimède & Euler en ont mis autant dans leurs Ouvrages, qu'Homère ou l'Arioste en ont montré dans leurs Poësies.

Cependant M. d'Alembert avoit aussi fait des vers, mais en petit nombre: il réussissoit sur-tout dans ceux qui, placés au bas d'un portrait, doivent renfermer en peu de mots une pensée vraie, fine ou profonde, exprimée d'une manière forte ou piquante, & rendre, par un petit nombre de traits, le caractère, les talens, les vertus d'un homme célèbre.

Il n'avoit pas prononcé, à beaucoup près, toutes ses opinions littéraires & philosophiques: ce qu'il en avoit laissé pénétrer lui avoit suscité assez de haines; aussi proposoit-il que chaque homme de Lettres, pour concilier les intérêts de la vérité ou ceux de son repos, déposât dans une espèce de testament littéraire ses opinions bien entières, bien dégagées de toutes restrictions. Il ne faut pas croire qu'il entendît par-là certaines doctrines hardies, déjà si clairement énoncées dans un grand nombre de livres: mais il existe en Littérature, en Philosophie, en Morale, beaucoup d'opinions très-vraies, qu'on n'ose avouer, non qu'elles exposent à quelque danger réel celui qui les soutiendrait, mais parce qu'elles blessent l'opinion commune de la Société, dont il faut ménager les erreurs générales, si l'on ne veut pas renoncer aux agrémens qu'elle procure. Cette condescendance presque nécessaire, perpétue une foule de petits préjugés, la plupart peu importans s'ils étoient seuls, mais qui, réunis ensemble, forment un grand obstacle aux

progrès de la vérité, & entretiennent l'habitude de penser & de juger d'après autrui.

Nous devons regretter que M. d'Alembert n'ait pas exécuté ce projet; peu d'hommes auroient pu faire un Ouvrage meilleur & plus étendu; il en est peu qui aient conservé moins de préjugés. Malheureusement la plupart de ceux qui se vantent de n'en plus avoir, en ont seulement abandonné un ou deux des plus grossiers, & tiennent d'autant plus fortement à ceux qui leur restent, qu'ils s'enorgueillissent davantage de la victoire qu'ils ont remportée sur les autres. Combien d'hommes croient dans ce Siècle à la Philosophie, comme leurs pères ont cru à l'Astrologie judiciaire! & souvent une chimère nouvelle n'a pas d'enthousiastes plus zélés que les fougueux adversaires des vieux préjugés.

Sage sans être timide, alliant la prudence & l'amour de la vérité, M. d'Alembert sembloit pouvoir espérer que son repos ne seroit pas troublé. L'Encyclopédie en fut l'écueil: un seul article de ce Dictionnaire (l'article *Genève*) lui suscita deux disputes très-vives. Cette ville, que Calvin & Beze avoient rendue célèbre dans le seizième Siècle, étoit devenue une seconde fois, par le séjour de M. de Voltaire, l'objet de l'attention de l'Europe. M. d'Alembert avoit fait l'éloge de la Constitution que Genève avoit alors, de la douceur de ses Loix, de l'équité de ses Magistrats, de l'esprit philosophique qui s'étoit répandu même parmi le peuple; mais il monroit quelques doutes sur l'orthodoxie de ses Pasteurs, & regrettoit que la proscription prononcée par Calvin contre les Spectacles, fût encore respectée.

Il étoit en effet singulier que les Pasteurs Genevois ou leurs Protecteurs prétendissent au droit d'empêcher des Citoyens libres de se livrer à un amusement qui n'a rien de contraire aux droits des autres hommes. Cette liberté étoit le seul objet de la réclamation de M. d'Alembert; il ne proposoit point de sacrifier une partie du trésor public pour dissiper l'ennui qui poursuit les gens oisifs, & de faire payer par une Nation libre les plaisirs de ses chefs; mais il croyoit que, puisque les hommes ont besoin d'amur-

sement, un plaisir dont le goût, même excessif, n'expose point au risque de perdre ou sa fortune, ou son temps, ou sa santé; un plaisir qui exerce l'esprit, donne le goût de la Littérature, & peut, s'il est bien dirigé, inspirer des vertus, ou détruire des préjugés, devoit mériter quelque indulgence, ou même quelque encouragement. M. Rousseau combattit l'opinion de M. d'Alembert avec beaucoup d'éloquence & de chaleur; cet Écrit contre les Théâtres, composé par un Auteur qui avoit fait une Comédie & un Opéra, eut en France un succès prodigieux, sur-tout parmi les gens du monde qui fréquentent le plus les Spectacles: il sembloit que pour y aller avec plus de plaisir, ils avoient attendu à être bien sûrs de ne pouvoir en retirer aucune utilité réelle. M. d'Alembert répondit à la Lettre de M. Rousseau, & nous avouons sans peine que sa réponse eut moins de succès; c'est, dans toute dispute, le sort des Ouvrages dont l'Auteur, sachant éviter les deux extrêmes, garde ce juste milieu où se plaît la vérité. Les ennemis de M. d'Alembert espérèrent un moment que sa querelle avec les Pasteurs Genevois laisseroit quelques doutes sur la pureté de sa conduite, mais ils virent bientôt que cette espérance n'étoit pas fondée, & la dispute fut oubliée.

Pendant que les Éditeurs de l'Encyclopédie s'occupoient à rendre ce Livre plus digne de son succès; que les défauts qu'on avoit reprochés aux premiers volumes, s'effaçoient de plus en plus; que les hommes les plus éclairés s'empressoient d'y contribuer, ce même Ouvrage essuyoit une sorte de persécution. Les deux partis qui avoient long-temps partagé l'Église de France, étoient alors dans le moment où la chute de l'un d'eux, devenue inévitable, alloit entraîner l'autre avec lui: l'Encyclopédie gardoit entr'eux une neutralité absolue, & tous deux se réunirent contre elle; des Libelles enfantés par des Écrivains incapables de l'entendre ou d'en profiter, persuadèrent à des hommes puissans, que ce Livre pouvoit être dangereux pour la Nation, ou du moins pour eux-mêmes. L'accusation d'impiété avoit cessé d'être effrayante, à force d'avoir été

prodiguée ; on fit du mot d'*Encyclopédiste* & de *Philosophe*, le nom d'une secte à laquelle on imputa le projet de détruire la Morale & d'ébranler les fondemens de la paix publique ; tous ceux qu'on marquoit de ces noms, devoient être nécessairement de mauvais Citoyens, parce qu'alors la France étoit ennemie d'un Roi Philosophe, qui, juste appréciateur du mérite, avoit donné des témoignages publics d'estime à quelques-uns des Auteurs de l'Encyclopédie.

Cette guerre littéraire (qui eut l'honneur de faire quelquefois oublier aux oisifs de Paris les malheurs d'une guerre plus importante) compromettoit le repos de M. d'Alembert, & réunissoit aux ennemis méprisables que son génie lui avoit faits, d'autres ennemis dont il ne pouvoit du moins mépriser le pouvoir. Le Roi de Prusse lui offrit, après la paix de 1763, un asile dans sa Cour, la place de Président de son Académie, une fortune fort au-dessus de ses desirs, mais que le plaisir qu'il goûtoit à faire le bien, pouvoit rendre séduisante, enfin le repos & la liberté : M. d'Alembert refusa ces offres, il préféra sa Patrie, où il étoit pauvre & persécuté, à la Cour d'un Roi qui, dépouillé de l'éclat du trône, eût encore mérité qu'un homme de génie recherchât sa société & son suffrage, & ce sacrifice lui coûta peu ; ses amis, la liberté de suivre ses recherches mathématiques suffisoient à son bonheur, & il attendit tranquillement que le temps de l'injustice fût passé.

Ce Monarque, qu'il avoit vu à Clèves avant la guerre, & qui alors lui avoit proposé la survivance de M. de Maupertuis, ne fut point blessé de ce nouveau refus, & voulut que la place de Président de son Académie restât vacante, tant que l'homme qu'il en avoit jugé digne pourroit l'occuper ; M. d'Alembert crut lui devoir l'hommage de sa reconnoissance, & après l'avoir été trouver dans ses États de Westphalie, il le suivit à Berlin, où il passa plusieurs mois. On vit un Philosophe paisible, appelé sans aucun titre dans une Cour guerrière, & admis dans la familiarité d'un Roi qui, après avoir résisté à une

ligue formidable, venoit de couronner ses victoires par une paix glorieuse. Aucun Capitaine de son Siècle n'avoit gagné tant de batailles; & lui seul avoit enrichi par des découvertes cet Art destructeur de la guerre, dont les progrès sont pourtant le seul moyen de faire jouir les Peuples d'une paix presque perpétuelle; car telle est la nature de l'homme que sa fureur pour les jeux de toute espèce diminue à mesure que l'on y affoiblit l'influence du hasard. Cependant ce Prince n'étoit enivré ni de ses triomphes, ni du bruit de sa renommée, il se plaisoit à cultiver, dans la paix, la Philosophie & les Arts; parlant avec simplicité de ses succès, de ses revers, de ses dangers, de ses ressources, & même de ses fautes, il comparoit la gloire d'avoir fait Athalie à celle de ses victoires, en observant que le Poëte ne devoit rien au sort ni à d'autres qu'à lui-même; & vivoit avec le Philosophe François dans cette égalité qui, malgré la différence des rangs, s'établit nécessairement entre les hommes de génie.

M. d'Alembert avoit refusé, peu de temps auparavant, une offre plus brillante; l'Impératrice de Russie lui avoit proposé de le charger de l'éducation de son fils, & de l'en charger seul; les titres, les récompenses, tous les avantages qui eussent flatté ou séduit un homme ordinaire, étoient prodigués. La gloire d'élever l'héritier d'un grand Empire, eût pu éblouir un homme d'un esprit supérieur; & l'espérance de contribuer au bonheur de cent Peuples réunis sous les mêmes Loix, pouvoit toucher un Philosophe; M. d'Alembert ne fût point ébranlé, il crut qu'il ne devoit pas à une Nation étrangère le sacrifice de son repos; que si ses talens pouvoient être utiles, ils appartenoient à sa Patrie; & qu'une Cour orageuse, où, dans l'espace de vingt ans, deux révolutions avoient renversé le trône, & où le changement du Ministère avoit été souvent aussi funeste qu'une révolution, ne devoit pas être le séjour d'un Philosophe qui étoit bien sûr de n'avoir aucun des talens nécessaires pour s'y conduire.

Il refusa donc cet honneur, comme il l'auroit accepté, sans orgueil & sans ostentation; cependant ces offres lui furent utiles, elles servirent à faire mieux connoître à la Nation Française la valeur de ce qu'elle possédoit; & la jalousie littéraire, la haine des partis furent envenimées, mais subjuguées par la force de l'opinion publique.

En 1765, M. d'Alembert donna son Ouvrage sur la destruction des Jésuites; l'abolition de cet Ordre lui parut un évènement assez important dans l'Histoire des opinions humaines, pour mériter qu'il en traçât les détails, & cette Histoire fut impartiale; aussi ne manqua-t-elle pas d'augmenter la haine que les deux partis avoient contre lui: cette haine se signala par des Libelles dont les Auteurs ne prouvoient qu'une seule chose, c'est que M. d'Alembert avoit eu raison dans ce qu'il avoit dit de leur parti; ils répondoient à l'accusation d'être fanatiques, en laissant échapper naïvement les traits du fanatisme le plus emporté & le plus stupide, & M. d'Alembert ne crut pas devoir répondre à des Adversaires qui savoient si bien défendre la cause.

Après avoir donné ses *Recherches sur le Système du Monde*, il n'entreprit plus de grands Ouvrages Mathématiques; mais il publia dans les Recueils des Académies dont il étoit Membre, & dans neuf volumes d'Opuscules, un nombre très-grand de Mémoires; on y trouve l'application de ses principes & de ses méthodes au problème de la libration de la Lune, à ceux de la précession des Équinoxes, & de la nutation de l'axe de la Terre dans l'hypothèse de la dissimilitude des méridiens, aux loix générales du mouvement de rotation, à celles des oscillations des corps plongés dans les fluides; il y perfectionne sa théorie des fluides, & la solution du problème des trois corps; il y étend ses méthodes de calcul: mais nous devons nous arrêter ici seulement aux objets entièrement nouveaux, qui ont été alors le sujet de ses méditations.

Les Mathématiques offrent souvent des questions où les

résultats des calculs présentent des difficultés que le calcul ne peut résoudre seul ; il faut qu'il emploie le secours quelquefois dangereux de la Métaphysique ; ce n'est plus seulement du génie de la Géométrie que dépend la solution des difficultés, mais de la finesse, de la justesse naturelle de l'esprit. M. d'Alembert a discuté, dans ses Opuscules, quelques-unes de ces questions.

Telle fut celle de la nature des logarithmes des quantités négatives ; Leibnitz & Jean Bernoulli l'avoient agitée, M.^{rs} Euler & d'Alembert la renouvelèrent : le premier soutint l'avis de Leibnitz, le second celui de Bernoulli ; ils se servirent de toutes les raisons que les nouvelles vérités découvertes dans l'Analyse, pouvoient leur offrir ; avec un génie égal à celui des deux premiers combattans, ils employèrent des armes plus fortes ; cependant la victoire resta encore indécise, & l'on peut juger de la difficulté d'une question dont de tels hommes n'ont pu dissiper tous les nuages.

M. d'Alembert eut une autre discussion du même genre avec M.^{rs} de la Grange & Euler, sur la discontinuité des fonctions arbitraires qui entrent dans les intégrales des équations aux différences partielles, question plus importante, & sur laquelle leurs Ouvrages ont répandu plus de lumière.

Les premiers principes du mouvement, comme la loi du levier, celle de la décomposition des forces, paroissent d'une vérité si naturelle, si palpable, qu'il faut déjà de la sagacité pour sentir qu'elles ont besoin d'être prouvées, & que la démonstration rigoureuse en est difficile ; M. d'Alembert l'a cherchée avec succès dans la théorie générale des fonctions analytiques : c'est sans doute un spectacle bien intéressant pour les Philosophes, de voir, dans les objets soumis au calcul, des questions très-complicées, résolues avec facilité & d'un trait de plume ; tandis que les vérités, en apparence les plus simples, exigent un appareil singulier de preuves établies sur des théories savantes dont on n'avoit pas encore la première idée, long-temps après que ces vérités, déjà découvertes & admises par tous les Savans, étoient devenues d'un usage universel & commun.

C'est dans les Opuscules mathématiques de M. d'Alembert, que l'on trouve & ses travaux sur la théorie des lunettes acromatiques & ses recherches sur plusieurs points d'Optique; il y démontre la fausseté de l'hypothèse où l'on ne suppose dans la lumière solaire que sept rayons différemment réfrangibles, quoique le spectre allongé par le prisme, reste continu; il y remarque que nous rapportons les objets, non à leur vraie direction, mais à celle du rayon qui, perpendiculaire au fond de l'œil, exerce sur cet organe une force plus grande.

Le calcul des probabilités occupe une partie importante de ces Opuscules; & si ce calcul s'appuie un jour sur des bases plus certaines, c'est à M. d'Alembert que nous en aurons l'obligation.

Il expose dans ses recherches, comment, si de deux évènements contraires l'un est arrivé un certain nombre de fois de suite, on peut, en cherchant la probabilité que l'un de ces deux évènements arrivera plutôt que l'autre, ou la trouver égale pour les deux évènements, ou la supposer plus grande, soit en faveur de celui qu'on a déjà obtenu, soit en faveur de l'évènement contraire: il fait voir que ces conclusions opposées entr'elles, sont la conséquence de trois méthodes de raisonner, qui paroissent également justes, également naturelles.

Il examine la règle qui prescrit de faire les avantages en raison inverse des probabilités, & montre combien, dans une foule d'exemples, les conclusions déduites de ce principe, semblent en contradiction avec celles où le simple bon sens auroit conduit; il prouve que les moyens employés par plusieurs Géomètres, pour détruire cette contradiction, ont été insuffisans; lui-même en propose de nouveaux, mais il a soin d'en remarquer également les difficultés & les exceptions.

Dans l'application de ce calcul à l'inoculation, M. d'Alembert fait sentir que, s'il est facile de prouver combien cette opération est utile pour la société en général, le calcul

de l'avantage dont elle peut être pour chaque particulier, exige d'autres principes: en effet, il s'agit pour chacun, de s'exposer à un risque certain & présent, pour éviter un risque plus grand, mais éloigné & incertain; & cette circonstance paroît changer la nature de la question. M. d'Alembert n'a pas donné la solution du problème envisagé sous ce point de vue, car celle qu'il propose, & qui consiste à comparer le risque de mourir de l'inoculation dans un court espace de temps, à celui d'être attaqué de la petite vérole naturelle, & d'en mourir aussi dans un temps très-petit, donne seulement une limite au-dessous de laquelle le risque que court un inoculé, n'empêche pas que l'inoculation ne lui soit avantageuse; mais ce risque pourroit être au-dessus de la même limite, sans que l'on dût louer le courage ou condamner l'imprudence de celui qui s'exposeroit à ce danger. La vraie solution du problème dépend d'une méthode d'évaluer la vie, ou plutôt de l'apprécier (car sa durée ne doit pas entrer seule dans le calcul); & il seroit bien difficile de trouver pour cette méthode, des principes dont tous les hommes, même raisonnables, voulussent convenir, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfans. C'est principalement dans cette dernière hypothèse, que la question devient difficile, & qu'elle peut être importante; en prononçant sur notre propre danger, nous pouvons suivre notre volonté, nos penchans; & après avoir balancé nos intérêts, nous décider pour celui que nous préférons: en prononçant sur le sort d'autrui, la justice la plus sévère doit nous conduire: le droit que nous avons sur l'existence d'un autre, n'est fondé que sur l'ignorance qui l'empêche de juger pour lui-même; c'est donc sur son avantage réel, & non sur notre seule opinion, que notre volonté doit se régler; il ne suffit point de croire qu'il soit utile pour lui de l'exposer à un danger, il faut que cette utilité soit prouvée. On chercheroit vainement à éluder la difficulté, en décidant qu'alors l'intérêt général doit l'emporter, ce patriotisme exagéré n'est qu'une illusion dangereuse, capable d'entraîner à des

injustices, & même à des crimes, les hommes ignorans & passionnés: sans doute il est des circonstances où l'on peut devoir au bonheur public le sacrifice volontaire de ses droits, mais jamais celui des droits d'un autre ne peut être ni juste ni légitime.

Parmi les Mémoires de M. d'Alembert, on en trouve plusieurs qui ont pour objet le Calcul intégral, & qui renferment en quelques pages un grand nombre de méthodes particulières ou de vues nouvelles sur la théorie générale de ce calcul; telle est une méthode pour réduire à la solution d'une équation linéaire, la recherche de l'intégrale indéfiniment approchée d'une équation quelconque; méthode à la fois élégante & singulière: telles sont des observations importantes sur la forme générale du facteur, qui rend l'équation qu'il multiplie, la différentielle exacte d'une fonction ou finie, ou d'un ordre moins élevé: dans ces morceaux dispersés, les vérités se pressent, & comme elles sont peu développées, elles peuvent échapper à un lecteur inattentif ou peu instruit; l'Auteur y paroît plus occupé d'assurer aux Géomètres des vérités nouvelles, que de jouir de la gloire qu'il pouvoit en attendre; ainsi la plupart de ces Mémoires offriront à ceux qui sauront les méditer & en faire usage, des lumières utiles, & peut-être même leur vaudront beaucoup de gloire, s'ils n'ont pas la générosité de la rapporter au premier auteur.

La solution du problème des tautochrones, mérite une mention particulière: ce problème, résolu d'abord par Jean Bernoulli & par M. Euler, l'avoit été depuis par M. Fontaine, qui avoit employé une méthode nouvelle & vraiment originale; sa solution, plus générale que les premières, contenoit des principes de calcul, d'une utilité plus étendue que celle du problème; cependant M. Fontaine n'avoit cherché, comme les Géomètres qui l'avoient précédé, qu'à déterminer la courbe tautochrone dans quelques hypothèses de force accélératrice; & la question de savoir s'il existe une tautochrone dans toutes les hypothèses, & de déterminer celles où elle existe, n'avoit pas été encore

examinée. M. d'Alembert reçut de M. de la Grange une formule qui contenoit la solution de cette nouvelle question, plus curieuse & plus difficile; il en chercha la démonstration, & non-seulement il la découvrit, mais il parvint à une formule plus générale encore, que M. de la Grange trouvoit aussi en même temps: ces exemples sont fréquens dans l'histoire des Mathématiques, & ils doivent l'être, puisque les objets sur lesquels l'étendue & la nature des méthodes, permettent de s'exercer, sont également sous les yeux de tous; que le progrès des Sciences auxquelles on applique le calcul, offre également à tous, dans chaque époque, un certain nombre de questions à résoudre; que la vérité est une, & qu'ils emploient à peu-près les mêmes instrumens: cependant il est rare que les preuves de l'égalité soient aussi claires qu'elles l'ont été dans cette occasion; d'ailleurs on n'y croit que dans le cas où chacun de ceux qui veulent partager la gloire d'une découverte, en ont fait d'autres qu'ils ne partagent avec personne.

M. d'Alembert a publié des *Éléments de Musique*; on s'étonnera peut-être que l'Analyste profond qui avoit résolu le problème des cordes vibrantes, se soit borné à donner une exposition du système de Rameau, qu'il parvint à rendre intelligible; mais il ne croyoit pas que la théorie mathématique du corps sonore pût encore rendre raison des règles de la Musique. Il a aimé pendant toute sa vie cet Art qui se lie, d'un côté, aux recherches les plus subtiles & les plus savantes de la Mécanique rationnelle, tandis que sa puissance sur nos sens & sur notre ame, offre aux Philosophes des phénomènes non moins singuliers, & plus inexplicables encore.

On doit compter au nombre des services que M. d'Alembert a rendus aux Mathématiques, & sur-tout à la Philosophie, le soin qu'il a pris d'éclaircir une dispute célèbre sur la mesure des forces, dispute qui, pendant une partie de ce siècle, a partagé les Géomètres; & d'apprécier ces principes tirés de la métaphysique des causes finales qu'on vouloit substituer aux principes directs de la Méca-

nique, & employer à la découverte des loix de la Nature: ces questions avoient égaré quelques bons esprits, & consumé en pure perte le temps toujours si précieux de plusieurs hommes de génie; M. d'Alembert les discuta, & on n'en parla plus: les questions les plus profondes de la Méta-physique ont eu souvent le même sort que ces tours d'adresse ou de combinaison, qui étonnent, qui excitent la curiosité tant qu'on en ignore le secret, mais qu'on méprise aussitôt qu'il a été deviné.

Nous n'avons pu donner ici qu'une esquisse très-abrégée des travaux immenses de M. d'Alembert, sur les Mathématiques; travaux que ni les distractions, ni la foiblesse de sa santé, ni les infirmités n'interrompirent jamais, qu'il suivoit encore il n'y a pas une année, au milieu de ses douleurs, & qui ont produit à cette époque un nouveau volume d'Opuscules, où l'on retrouve son génie & cette même finesse, ce même esprit philosophique qui caractérisent toutes ses productions.

Le goût très-vif qu'il avoit eu pendant, quelque temps pour la Littérature & pour la Philosophie, n'avoit point affoibli sa première passion; ses Ouvrages mathématiques étoient les seuls auxquels il attachât une importance sérieuse, il disoit, il répétoit souvent qu'il n'y avoit de réel que ces vérités; & tandis que les Savans lui reprochoient son goût pour la Littérature, & le prix qu'il mettoit à l'art d'écrire, souvent il offenoit les Littérateurs, en laissant échapper son opinion secrète sur le mérite ou l'utilité de leurs travaux.

L'Académie des Sciences a souvent profité de ces mêmes talens qu'on lui faisoit un reproche d'avoir cultivés: dans ces assemblées solennelles, où des Souverains sont venus au milieu de nous, rendre hommage aux Sciences, & recevoir celui de notre reconnoissance pour l'intérêt qu'ils prennent à leurs progrès, M. d'Alembert a été plus d'une fois l'organe de cette Compagnie; les circonstances où il est permis de dire des vérités aux Princes, sont si rares, que

M. d'Alembert n'en laissoit point alors échapper l'occasion, il savoit exprimer avec force celles qu'il étoit temps de prononcer, & faire entendre avec finesse d'autres vérités plus contraires aux opinions communes, mais aussi dont il croyoit plus utile que les Rois fussent convaincus; il avoit l'art de plaire aux Princes qui l'écoutoient, en défendant devant eux la cause de l'humanité, & savoit leur rendre les Sciences respectables en leur montrant que leur gloire véritable, leur puissance, leur sûreté même, dépendent, plus qu'on ne croit, de l'instruction répandue dans toutes les classes de leurs Sujets, & que, par une révolution dont l'origine remonte à l'invention de l'Imprimerie, & dont rien ne peut plus arrêter les progrès, la force, les richesses, la félicité des Nations, sont devenues le prix des lumières.

En 1772, M. d'Alembert fut nommé Secrétaire de l'Académie Française, dont il étoit Membre depuis 1754, & il s'imposa un devoir que ses prédécesseurs avoient jusqu'alors négligé, celui de continuer l'Histoire de cette Compagnie. Il s'engagea donc à écrire la vie de tous les Académiciens morts depuis 1700 jusqu'en 1772; l'obscurité de quelques-uns, l'esprit de parti qui exagéroit ou rabaissoit la réputation de plusieurs, le contraste du jugement de la Postérité & de l'opinion des Contemporains, la grande variété des talens par lesquels chacun d'eux s'étoit distingué, toutes ces difficultés auroient pu arrêter un Écrivain moins zélé pour la gloire de l'Académie, ou moins sûr de les vaincre; elles ne firent qu'exciter l'ardeur de M. d'Alembert, & dans l'espace de trois ans, près de soixante-dix Éloges furent achevés. Il s'étoit auparavant exercé dans le même genre; les Éloges de Jean Bernoulli & de l'Abbé Terrasson avoient même été ses premiers essais; celui de Montesquieu étoit digne de l'Homme illustre à qui ce monument étoit consacré. L'article *Éloge*, dans l'Encyclopédie, contient des préceptes excellens sur les Éloges historiques; ces préceptes, dictés par la raison & par le goût, font sentir toute la difficulté de ce genre d'Ouvrages,

&

& doivent décourager ceux qui, honorés de cette fonction par une Compagnie savante, sentent combien ils restent au-dessous & des leçons que leur donne M. d'Alembert, & des exemples qu'il leur a tracés.

Les premiers Éloges de M. d'Alembert sont écrits d'un style clair & précis, tantôt énergique, tantôt piquant & plein de finesse, mais toujours noble, rapide, soutenu. Dans ceux qu'il a faits pour l'Histoire de l'Académie Française, il s'est permis plus de simplicité, de familiarité même; des traits plaisans, des mots échappés à ceux dont il parle, ou dits à leur occasion, un grand nombre d'anecdotes propres à peindre ou les hommes ou les opinions de leur temps, donnent à ces Ouvrages un autre caractère; & le Public, après avoir encouragé cette liberté par des applaudissemens multipliés, parut ensuite la désapprouver. Nous osons croire qu'avant de prononcer si cette sévérité n'a pas été injuste, il faut avoir vu tout l'Ouvrage; en effet, si dans une suite d'Éloges, ce ton familier rend la lecture de la collection plus facile, si cette liberté d'entre-mêler des plaisanteries ou des anecdotes à des discussions philosophiques & littéraires, augmente l'intérêt & le nombre des Lecteurs, alors il seroit difficile de blâmer M. d'Alembert d'avoir changé sa manière; d'ailleurs le ton dans les Ouvrages, comme dans la société, doit naturellement changer avec l'âge; on exige d'un jeune homme un maintien plus soigné, une attention sur lui-même toujours soutenue; on pardonne à un vieillard plus de familiarité & de négligence; on veut que l'un marque par toutes ses manières les égards qu'il doit à ceux qui l'environnent; on ne demande à l'autre que d'intéresser ou de plaire: ainsi, dans les premiers Ouvrages d'un Écrivain, on exige avec raison qu'il montre, par son attention à soigner, à soutenir son style, le desir qu'il a de mériter le suffrage de ses Lecteurs: mais lorsque sa réputation est consommée, lorsque son âge & ses travaux lui ont donné le droit de regarder comme ses disciples une partie de ceux qui le lisent ou qui l'écoutent, alors

il peut se négliger davantage, s'abandonner à tous ses mouvemens, & traiter ses Lecteurs plutôt comme des amis que comme des juges.

La partie de cet Ouvrage, qui a déjà été publiée, nous assure que ce recueil sera un monument précieux pour l'histoire littéraire, & un de ces Livres si rares, ou les hommes qui craignent l'application, mais qui aiment la vérité & les Lettres, peuvent trouver des leçons utiles de Philosophie, de Morale & de goût.

On peut juger du caractère des grands Hommes par la liste de leurs amis, & malheureusement cette liste a paru prouver quelquefois qu'ils aimoient mieux des flatteurs que des amis véritables, comme si l'idée de l'égalité les eût fatigués: cependant si l'on pénètre plus avant, si l'on va chercher jusqu'au fond de leur cœur le motif caché de cette préférence pour les hommes médiocres, peut-être s'apercevra-t-on que ce sentiment tient à une défiance secrète d'eux-mêmes, qu'ils n'osent avouer; on verra que la plupart de ceux qui ont mérité ce reproche, avoient usurpé une partie de leur célébrité, & on en pourra conclure qu'ils craignoient plus les lumières de leurs égaux que leur société, & d'être jugés que d'être surpassés. La réputation de M. d'Alembert est appuyée sur une base trop solide, pour lui faire un mérite de s'être élevé au-dessus de cette foiblesse; ami constant de Voltaire pendant plus de trente ans, loin d'être fatigué de sa gloire, comme tant d'autres, il s'occupoit avec un soin presque superstitieux, de multiplier les hommages que ce Grand-homme recevoit de ses compatriotes; il ne parla de l'illustre Euler à un grand Roi, dans les États duquel M. Euler vivoit alors, que pour lui apprendre à le regarder comme un Grand-homme; & même un sacrifice d'amour-propre, que l'exacte équité n'eût pas exigé, ne lui coûta point pour faire rendre justice à un rival, dont le génie s'exerçant sur une seule Science, ne pouvoit frapper ceux à qui cette Science étoit étrangère. Lorsque M. Euler retourna en Russie,

M. d'Alembert, consulté par le même Prince, lui proposa de réparer cette perte en appelant à Berlin M. de la Grange; & ce fut par lui seul, qu'un Souverain qui l'estimoit, apprit qu'il existoit en Europe des hommes qu'on pouvoit regarder comme ses égaux.

Son amitié étoit active & même inquiète, les affaires de ses amis l'occupoient, l'agitoient, & souvent troubloient son repos encore plus que le leur; il étoit étonné de l'indifférence, de la tranquillité qu'ils montroient, leur en faisoit des reproches; & quelquefois son intérêt étoit si vif, qu'il les forçoit de désirer le succès pour lui plus encore que pour eux-mêmes.

Peu d'hommes ont été aussi bienfaisans, & il regardoit cette bienfaisance comme un devoir de justice; il ne croyoit pas (comme nous l'avons dit) qu'il fût permis d'avoir du superflu, lorsque d'autres hommes n'ont pas même le nécessaire; mais ses dons, si peu proportionnés à la médiocrité de sa fortune, ne suffisoient pas au besoin que son cœur avoit de faire du bien, son temps, le crédit de ses amis, l'autorité que lui donnoient son génie & ses vertus, tout appartenoit également aux malheureux & aux opprimés: en lisant ses Ouvrages, on est étonné que la vie d'un seul homme ait suffi à tant de travaux, & les soins de la bienfaisance & de l'amitié en ont rempli la moitié; & il y sacrifioit sans peine, nous ne disons pas une partie de sa gloire, ce sacrifice coûte peu aux hommes capables de véritables affections, mais l'attrait puissant qui l'entraînoit au travail. Son zèle pour le progrès des Sciences & la gloire des Lettres, ne se bernoit pas à y contribuer par ses Ouvrages, il devenoit le bienfaiteur, l'appui, le conseil de tous ceux qui, dans leur jeunesse, annonçoient du talent, ou montroient du zèle pour l'étude: souvent il a éprouvé de l'ingratitude, mais l'amitié, qu'il a trouvée quelquefois pour prix de ses services & de ses leçons, le consolait, & il ne se croyoit pas malheureux d'avoir fait cent ingrats pour acquérir un ami. Vers la fin de sa vie, à mesure qu'il

voyoit successivement se briser les liens formés dans sa jeunesse, c'est parmi les anciens disciples qu'il avoit choisi ses amis les plus chers, ceux qui étoient pour lui l'objet d'un sentiment plus tendre, & sur l'amitié desquels il comptoit le plus; & comme il avoit toujours préféré la Géométrie à toute autre étude, c'est sur deux Géomètres de l'Académie que le choix de son cœur s'étoit sur-tout arrêté.

Ami de l'humanité, les intérêts, les droits des hommes étoient pour lui des objets sacrés, souvent il les a défendus, & jamais il ne les a trahis: si on ne mérite pas le nom de citoyen en flattant bassement l'autorité, de quelque manière qu'elle s'exerce, en exaltant toujours les vertus & les actions de ceux qui gouvernent, au risque de louer tour à tour des principes contradictoires, on s'en rend également indigne en blâmant tout au hasard, en donnant pour patriotisme son attachement à une cabale dont on espère partager le crédit, en cachant, sous l'apparence de l'amour naturel & légitime de la liberté, l'humeur secrète de n'avoir pas d'empire sur celle des autres: un bon citoyen s'intéresse vivement au bonheur général, s'élève avec courage contre ceux qui font le mal ou qui le permettent; il obéit aux loix, mais en réclamant contre celles qui blessent l'humanité & la justice; soumis à l'autorité, il respecte ceux qui en sont les dépositaires, mais il les juge; il combat toutes les erreurs qui peuvent troubler la paix, ou attenter aux droits des hommes; il desire enfin qu'ils soient éclairés sur leurs vrais intérêts comme sur leurs droits, parce que leur félicité commune & la tranquillité publique dépendent de la liberté qu'ils ont de s'instruire, & de la destruction des préjugés: tel fut constamment M. d'Alembert, mauvais citoyen pour l'homme puissant & corrompu, mais bon patriote aux yeux des Ministres justes & éclairés, comme aux yeux de la Nation.

Il avoit prouvé, par des traits éclatans, qu'il étoit inaccessible à l'intérêt, autant qu'à la vanité; mais les augmentations successives, & toujours très-modiques, que reçut son revenu, n'étoient pas reçues avec l'indifférence

à laquelle on auroit pu s'attendre, elles lui donnoient plus de facilité pour acquitter des dettes de bienfaisance qu'il regardoit comme de véritables obligations ; ses inquiétudes sur ses affaires n'avoient jamais d'autre objet : *Et je serai forcé de retrancher sur ce que je donne*, étoit la seule crainte qu'il confiât à ses amis, lorsque des circonstances imprévues le menaçoient de quelque perte ou de quelque retardement : avec de tels sentimens, il ne devoit avoir & il n'eut jamais qu'une fortune médiocre, on ne parvient pas à s'enrichir, quand c'est pour les autres seulement qu'on veut être riche ; & ceux qui en accumulant des trésors, parlent encore de leur mépris pour les richesses, prouvent seulement qu'ils joignent l'hypocrisie à leurs autres vices.

Le caractère de M. d'Alembert étoit franc, vif & gai, il se livroit à ses premiers mouvemens, mais il n'en avoit point qu'il eût intérêt de cacher. Dans ses dernières années, une inquiétude habituelle avoit altéré sa gaieté, il s'iritoit facilement, mais revenoit plus facilement encore ; cédoit à un mouvement de colère, mais ne gardoit point d'humeur ; malgré la tournure quelquefois maligne de son esprit, on n'a jamais eu à lui reprocher la plus petite méchanceté, & il n'a jamais affligé, même ses ennemis, que par son mépris & son silence. Après avoir demeuré près de quarante ans dans la maison de sa nourrice, sa santé l'obligea de quitter le logement qu'il occupoit chez elle, & l'âge de cette femme respectable ne lui permit pas de le suivre : tant qu'elle vécut, deux fois chaque semaine il se rendoit auprès d'elle, s'assuroit par ses yeux des soins qu'on avoit de sa vieillesse, cherchoit à prévenir, à deviner ce qui pouvoit rendre plus douce la fin d'une vie sur laquelle la reconnoissance & la tendresse avoient répandu l'aisance & le bonheur. En quittant cette maison, il chercha un asile dans l'amitié, dans la société habituelle d'une femme aimable, qui, par une sensibilité simple & vraie, par les grâces piquantes & naturelles de son esprit, par la force de son ame & de son caractère, avoit fait naître en lui un sentiment, que les malheurs qu'elle avoit long-temps

118 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

éprouvés, rendirent plus profond & plus tendre, & qui eût été la consolation de la vie de M. d'Alembert, s'il n'avoit pas eu le malheur de lui survivre.

Les Savans & les Écrivains les plus célèbres, des Étrangers distingués par leurs lumières, des hommes de tous les ordres, mais choisis parmi ceux qui aimoient la vérité, & qui étoient dignes de l'entendre, lui formèrent alors une société nombreuse, où se joignoient une foule de jeunes Littérateurs & de gens du monde, que le desir de voir un Grand-homme, ou la vanité de dire qu'ils l'avoient vu, attiroit auprès de lui; cette société rassembloit, pour ainsi dire, tous les hommes qui, zélés pour les intérêts de l'humanité, mais différens par leurs occupations, leurs goûts, leurs opinions, n'étoient rapprochés que par un desir égal de hâter le progrès des lumières, un même amour pour le bien, & un respect commun pour l'homme illustre que son génie & sa gloire avoient naturellement placé à leur tête: elle offroit aux jeunes gens qui entrent dans la carrière des Lettres, les moyens de faire des connoissances utiles à leur avancement ou à leur fortune, sans se livrer à une dissipation d'autant plus funeste pour le talent, qu'il est encore moins formé; ils y trouvoient les encouragemens que donne le suffrage libre & éclairé des hommes supérieurs, les lumières utiles qui s'échappent de leur conversation, enfin la crainte salutaire pour la jeunesse de perdre par sa conduite, l'estime d'une société qu'on respecte & qu'on recherche. Ce n'est point ici mon jugement que j'expose, c'est l'expression fidèle des sentimens de plusieurs de ceux qui étoient admis chez M. d'Alembert, telle qu'elle leur est échappée au milieu de leurs regrets.

La constitution de M. d'Alembert étoit naturellement foible; le régime le plus exact, l'abstinence absolue de toute liqueur fermentée, l'habitude de ne manger que seul d'un très-petit nombre de mets sains & apprêtés simplement, ne purent le préserver d'éprouver avant l'âge les infirmités & le dépérissement de la vieillesse; il ne lui restoit depuis long-temps que deux plaisirs, le travail & la

conversation; son état de foiblesse lui enlevait celui des deux qui lui étoit le plus cher: cette privation altéra un peu son humeur, son penchant à l'inquiétude augmenta, son ame paroissoit s'affoiblir comme ses organes, mais cette foiblesse n'étoit qu'apparente; on le croyoit accablé par la douleur, & on ignoroit qu'il en employoit les intervalles à discuter quelques Questions mathématiques qui avoient piqué sa curiosité, à perfectionner son Histoire de l'Académie, à augmenter la Traduction de Tacite, & à la corriger; on ne devinoit pas que, dans le moment où il verroit que son terme approchoit, & qu'il n'avoit plus qu'à quitter la vie, il reprendroit tout son courage. Dans ses derniers jours, au milieu d'une société nombreuse, écoutant la conversation, l'animant encore quelquefois par des plaisanteries ou par des contes, lui seul étoit tranquille, lui seul pouvoit s'occuper d'un autre objet que de lui-même, & avoit la force de se livrer à la gaieté & à des amusemens frivoles.

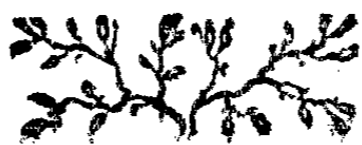
Illustre par plusieurs de ces grandes découvertes qui assurent au siècle où elles ont été dévoilées, l'honneur de former une époque dans la suite éternelle des siècles; digne par sa modération, son désintéressement, la candeur & la noblesse de son caractère, de servir de modèle à ceux qui cultivent les Sciences, & d'exemple aux Philosophes qui cherchent le bonheur; ami constant de la vérité & des hommes; fidèle jusqu'au scrupule aux devoirs communs de la Morale, comme aux devoirs que son cœur lui avoit prescrits; défenseur courageux de la liberté, & de l'égalité dans les Sociétés savantes ou littéraires dont il étoit Membre; admirateur impartial & sensible de tous les vrais talens; appui zélé de quiconque avoit du mérite ou des vertus; aussi éloigné de toute jalousie que de toute vanité; n'ayant d'ennemis que parce qu'il avoit combattu des partis, aimé la vérité & pratiqué la justice; ami assez tendre pour que la supériorité de son génie, loin de refroidir l'amitié en blessant l'amour-propre, ne fût qu'y ajouter un charme plus touchant, il a mérité de vivre dans le cœur de ses amis, comme dans la mémoire des hommes.

Il s'est assuré que ses vues de bienfaisance seront exécutées après lui; que les Ouvrages qu'il laisse, disposés par lui-même dans le plus grand ordre, seront donnés au Public, à l'utilité duquel il les a consacrés, & il a confié ses dispositions à trois de ses amis: l'un son Confrère à l'Académie Française, distingué par des Ouvrages ingénieux & utiles, par son goût éclairé pour les Arts, par un caractère aimable & solide, étoit uni avec lui par une amitié de trente ans, qui avoit toujours été sans nuage^a; un autre, Magistrat d'une Cour souveraine, respecté pour sa probité sévère, l'avoit connu dès son enfance, l'avoit aimé avant que sa gloire fût répandue, & l'a toujours aimé depuis^b; je n'ai pu avoir d'autre titre pour être placé dans une liste si honorable, que l'amitié même de M. d'Alembert, amitié que mon zèle pour l'étude m'avoit méritée dès ma jeunesse, que pendant plus de quinze ans j'ai regardée comme un des premiers biens de ma vie, & dont le souvenir doux & cruel ne s'affoiblira jamais dans mon cœur, car il est des pertes qui ne peuvent s'oublier, parce qu'elles ne peuvent se réparer; & lorsque l'ami qui nous a été enlevé, étoit un de ces hommes rares que plusieurs générations ne peuvent quelquefois remplacer; lorsque son amitié, tendre, active, courageuse, éclairée, étoit unique comme lui-même; lorsqu'on étoit uni avec lui par ces rapports d'opinions, de goûts, de sentimens, par cet attrait naturel, qui rendroient irréparable la privation même d'un ami qui n'auroit point d'autres titres à nos regrets, il ne doit rester à ceux qui ont éprouvé de telles pertes, & qui les ont vues se renouveler en peu d'années, que la triste & douloureuse consolation de n'avoir pas vécu sans connoître le bonheur.

^a M. Watelet.

^b M. Remi.

M. d'Alembert est mort le 29 Octobre 1783.



ÉLOGE